



REDÉCOUVRIR LA

PROVENCE

**EXPÉRIENCE RARE : EN
TRANSHUMANCE AVEC UN BERGER**

**UN NOUVEAU REGARD
SUR LA CAMARGUE**

**LES SITES MÉCONNUS
QUI RACONTENT L'HISTOIRE**



BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT. CONT. : 6,90 € - DOM : Avion : 9 € ;
Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 69 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

www.geo.fr

LA PROVENCE • Palawan • Everglades • Les kibboutz en Israël

PRISMA MEDIA
M 01588 - 450 - F : 5,90 € - RD



Voyage
LE TOP DES DESTINATIONS
SANS TOURISTES



EVERGLADES
DANS
LE MONDE
FASCINANT
DE LA
MANGROVE



Israël
LA MÉTAMORPHOSE
DES KIBBOUTZ

LES NOUVEAUX VISAGES DES KIBBOUTZ

En Israël, ces villages collectivistes sont une institution. Nés il y a plus de cent ans, ils étaient portés par un double idéal, sioniste et socialiste. Ces dernières années, pour financer ce mode de vie, certains se sont lancés dans les affaires. Mais la plupart ont renoncé au partage des biens et dû opter pour la «privatisation».

PAR PERRINE MOUTERDE (TEXTE)
ET FRANCK VOGEL (PHOTOS)

Les bottes de paille sont le terrain de jeu des enfants de Lotan, un kibboutz «renouvelé» (privatisé), dans le désert du Néguev. De plus en plus de familles viennent surtout chercher ici une meilleure qualité de vie.



Plus de 200 000 robots nettoyeurs de piscines sont sortis l'an dernier des chaînes de production de Maytronics. Cette société high-tech a permis de préserver Yizreel, un kibboutz traditionnel du sud de la Galilée.

L'allure fière, Idan Zelas, 39 ans, arpente les locaux de Maytronics. Dans le hall rutilant, plusieurs modèles de robots sont exposés derrière des vitrines, du plus ancien au dernier-né. De jeunes employés en blouse bleue assemblent des pièces à la chaîne au fond d'un vaste hangar. Les lignes de production tournent à plein régime. Idan, lui, est comptable et égrène les indicateurs du succès : en 2015, l'entreprise a vendu plus de 200 000 robots nettoyeurs de piscines. Chiffre d'affaires en 2014 : 450 millions de shekels, plus de 100 millions d'euros. Créée en 1983, la société est entrée en bourse il y a douze ans et sa valeur a explosé ces trois dernières années, avec une croissance de 340 %. Maytronics, l'un des leaders mondiaux de son secteur, n'est pourtant pas la propriété d'une multinationale ; elle ne fait pas non plus partie des fleurons de l'industrie israélienne installés dans la zone industrielle de Tel-Aviv... Elle appartient au kibboutz Yizreel, un village de 500 personnes aux airs de camp de vacances, situé à une cinquantaine de kilomètres au sud du lac de Tibériade, dans le nord d'Israël. Ici, les champs s'étendent à perte de vue et, au loin, pointent les sommets des montagnes jordaniennes. Dans le kibboutz, des pelouses verdoyantes et des allées conduisent à de petites maisons construites à l'identique, mais aussi à la laverie, à l'école, l'étable, la piscine... et à Maytronics. Pour déposer ses jumeaux à la crèche ou rejoindre son bureau, Idan n'en a que pour quelques minutes à pied. A la fin du mois, bien qu'il travaille dans une entreprise florissante, ●●●

À YIZREEL, UNE ENTREPRISE COTÉE EN

BOURSE A SAUVÉ LA COMMUNAUTÉ DE LA FAILLITE

DE LA GALILÉE AU DÉSERT DU NÉGUEV, LES

KIBBOUTZNIK ONT FAIT FLEURIR LES TERRES ARIDES



●●● il ne «gagne» que quelques centaines d'euros. Comme son voisin qui s'occupe des vaches laitières, comme son père, aujourd'hui retraité, lorsqu'il était P-DG de la société. Comme chacun, en fait, des 280 membres de son kibboutz. «Dans les années 1980, le kibboutz était au bord de la faillite, raconte Idan. Grâce au succès de Maytronics, nous avons pu rembourser nos dettes. Aujourd'hui, les revenus de l'entreprise représentent 90 % de ceux de la communauté.»

Comme Yizreel, une vingtaine de kibboutz israéliens possèdent aujourd'hui des entreprises cotées en Bourse qui fabriquent robots, stations de pompage ou systèmes de traitement des eaux. Et sur les 273 kibboutz que compte encore ce pays de 8,5 millions d'habitants, seule une soixantaine – souvent les plus riches, comme Yizreel – fonctionnent encore sur le modèle collectiviste, «chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins». Les autres, dits «kibboutz renouvelés» (*mitchadesh* en

hébreu), ont pris depuis une trentaine d'années le chemin de la privatisation.

Une mue radicale. Quand en 1910, douze hommes et femmes originaires d'Ukraine fondèrent Degania, le premier kibboutz, sur les rives du lac de Tibériade, la région était un désert infesté par la malaria. Elle resta longtemps déshéritée. Ces Juifs qui, en Europe, n'avaient jamais cultivé la terre car ils étaient en général issus de la classe moyenne urbanisée, apprirent à semer, irriguer, traire. Les conditions de vie étaient dures mais ces pionniers étaient portés par un double idéal, sioniste et socialiste. Ils voulaient établir un foyer juif en Palestine et créer un «homme nouveau». Quand, durant les années 1930, les kibboutz se multiplièrent, ils s'implantèrent sur le territoire revendiqué par le mouvement sioniste, bien au-delà de la plaine côtière où était alors concentré l'essentiel de la minorité juive. «Mes parents n'avaient rien, se souvient Assi Pachrou, 73 ans et premier

enfant d'Ein Hanatziv, un kibboutz de la vallée de Beït Shéan, lui aussi au sud du lac de Tibériade. Ils mangeaient un demi-œuf au petit déjeuner. Quand la première maison en dur fut construite, ils y ont installé les enfants pour les protéger des moustiques et des dangers.»

Les biens appartenaient à tous, et les enfants étaient élevés dans des maisons communes

La présence de ces villages collectivistes fut déterminante pour le tracé des frontières. En 1947, un an avant l'expiration du mandat britannique sur la Palestine, les Nations unies prévoyaient la création d'un Etat arabe et d'un Etat juif. A l'issue de la proclamation de ce dernier en 1948 et de la première guerre israélo-arabe, Israël occupait 5 000 kilomètres carrés de plus que prévu par le plan de l'ONU. Située sur la ligne de front pendant le conflit, une partie des kibboutz s'est retrouvée sur les frontières établies par Israël en 1949.

D'autres kibboutz furent édifiés par la suite le long de leur tracé. Enrôlés dans l'armée, les kibboutznik défendirent ces nouvelles lignes de démarcation face aux Palestiniens expulsés ou chassés par la guerre. Ils œuvrèrent aussi au développement économique du nouvel Etat. Rapidement, ces communautés rurales et agricoles s'ouvrirent à l'industrie. Aujourd'hui encore, elles recensent moins de 2 % de la population israélienne mais représentent 40 % de la production agricole (bétail, céréales, légumes, pommes de terre, melons...) et 10 % de la production industrielle.

Inspirées par l'idéal socialiste, ces «nouvelles sociétés» faisaient primer le collectif sur l'individu. Les biens appartenaient à tous. Même les enfants n'étaient pas élevés chez leurs parents mais dans des maisons communes. Ces pionniers, laïcs, prônaient l'égalité entre les membres et entre les sexes. La vie s'organisait autour de la salle à manger où l'on partageait les repas, où l'on ●●●

De nombreuses communautés, comme Lotan, se sont implantées dans le désert du Néguev, au sud de l'Etat hébreu. Au début du XX^e siècle déjà, les pionniers s'étaient installés dans des régions inhospitalières, infestées par la malaria.



Ein Hanatziv, au sud du lac de Tibériade, est l'un des rares kibboutz religieux d'Israël. Autour de Dvora Kahn, 60 ans, ces jeunes Français y étudient la Torah en vue de leur conversion au judaïsme. Pour 1 300 €, ils suivent un programme de sept mois.

●●● débattait, adoptait les décisions. Les besoins du kibboutz dictaient le métier que l'on exerçait. C'est ainsi que Moshe Bush, 68 ans, a travaillé dans l'usine de poulets de Degania avant de devenir professeur. «Les pionniers ne possédaient même pas leur chemise, c'était extrême, rappelle-t-il. Mais tout partager quand on n'a rien, c'est facile...» En quelques décennies, le kibboutz devint une institution israélienne, réputée avoir mis en pratique l'expérience collectiviste la plus poussée au monde. Mais à la fin des années 1970, le modèle fut très ébranlé. Ce «tournant», Moshe le date avec précision : 1977. Cette année-là, ce fut l'alternance. Pour la première fois, la droite parvint au pouvoir. Alors qu'ils bénéficiaient du soutien du Parti travailliste, les kibboutznik furent soudain confrontés à l'hostilité des dirigeants du parti conservateur, le Likoud. Jadis considérés comme l'élite, ils perdirent peu à peu de leur influence en Israël. Privés de soutien politique, les kibboutz furent aussi confrontés à la crise économique qui frappa le pays. Inflation, marasme agricole... Entre 1984 et 1988, la dette de nombreuses communautés bondit de 10 %. «Les kibboutz ont alors perdu confiance, résume Nitzan Rivlin, membre de Yizreel. Ils se sentaient abandonnés par les autorités et ne s'étaient pas adaptés assez rapidement aux changements économiques. Beaucoup de kibboutznik se sont dit qu'ils n'avaient d'autre choix que de privatiser.» Yizreel s'en est pour sa part bien sorti. Logement, santé, nourriture, éducation, retraites... C'est Maytronics qui a permis de rester fidèle à l'idéologie des débuts. Les membres sont pris en charge par la communauté, «du berceau à la tombe», souligne Idan Zelas, le comptable.

D'autres, pour ne pas disparaître, ont pris le chemin de la privatisation. Le principe : le système collectiviste, où tout est mis en commun, est abandonné au profit d'un modèle beaucoup plus ●●●

LES PIONNIERS, LAÏCS, PRÔNAIENT L'ÉGALITÉ

ENTRE LES SEXES ET PARTAGEAIENT TOUT



Cette famille s'est installée à Degania (surnommé la «mère des kibboutz») en 1961, après avoir quitté l'Afrique du Sud en proie à l'apartheid. Depuis 2007, Degania a fait le choix de la privatisation et de la différenciation de salaires.

«NOS ENFANTS VONT GRANDIR DANS UN UNIVERS NON MATÉRIALISTE»

●●● individualiste. Les membres ne mettent plus leur salaire en commun mais versent une taxe qui contribue au fonctionnement du kibboutz. Ce bouleversement s'est opéré de façon progressive. Les appartements ont été agrandis afin que chacun dispose d'une cuisine et d'une chambre pour les enfants. Des travailleurs étrangers, venus en grande majorité de Thaïlande, ont été embauchés, essentiellement pour les activités agricoles. Les membres, eux, se sont mis à chercher un emploi à l'extérieur, pour payer leur électricité ou leur repas, touchant des revenus différents les uns des autres. Dans l'historique Degania, un membre peut, depuis 2007, gagner plus que son voisin, devenir propriétaire, acheter une voiture... La salle à manger, autrefois «cœur battant» de la communauté, n'est plus ouverte que pour le déjeuner et le soir du shabbat, le vendredi, mais peu de gens y vont. Une caisse enregistreuse a été installée dans un angle et les longues tables autour desquelles s'assoient quelques grands-parents et ouvriers paraissent

bien vides. A quelques mètres de là pourtant, devant la «cour des pionniers», le cœur du kibboutz où s'étaient installés ses premiers membres, un restaurant privé, qui ne dépareillerait pas dans le centre de Tel-Aviv avec sa décoration moderne et son menu sophistiqué, affiche complet.

Cadre privilégié, qualité de vie... Pour les nouveaux arrivants, l'intérêt est surtout pratique

Les convives sont essentiellement des touristes. Car pour survivre, les kibboutz multiplient les secteurs d'activité : hôtellerie, tourisme, industrie de pointe... «Avec la mondialisation, il y a eu un effondrement de l'idéologie socialiste, souligne Michal Palgi, directrice de l'Institut de recherche sur les kibboutz de l'université de Haïfa. A cela s'est ajouté un problème structurel, avec un fossé générationnel entre les pionniers et leurs petits-enfants, qui n'avaient plus les mêmes attentes que leurs grands-parents. Les jeunes aspiraient à davantage que ce que proposait le kibboutz.»

Cueillir des dattes alors que l'on a fait des études d'ingénieur ? Ne pas pouvoir s'offrir l'ordinateur dernier cri ? La troisième génération ne s'y retrouvait plus. «Beaucoup se sont sentis pris dans ce système sans l'avoir choisi», confirme Moshe Bush, né en Pologne et aujourd'hui retraité. Lui qui avait décidé à 18 ans de vivre à Degania, en quête d'une «vie simple», observe ces bouleversements avec tristesse, comme beaucoup d'anciens. Mais les juges inévitables : «Pendant longtemps, les jeunes ne revenaient pas. Un kibboutz sans enfants qui courent n'est plus un kibboutz.» Depuis la privatisation en 2007, des familles recommencent à se former. En 2014, une vingtaine de nouveaux membres ont été accueillis à Degania et une liste d'attente a même été établie. Alors que la population des kibboutz déclinait, la courbe s'est désormais inversée. Selon les statistiques officielles, on compte aujourd'hui plus de 140 000 kibboutznik, avec une croissance de 20 % entre 2005 et 2010. Un record dans l'histoire du mouvement.

Installé à l'extrême sud du désert du Néguev, le kibboutz Lotan, quarante-deux membres seulement, a aussi voté à plus de 80 % l'an dernier la différenciation des salaires. Depuis, six familles ont entamé les démarches pour faire partie de cette communauté créée en 1983, l'une des plus jeunes du pays. Un processus d'un ou deux ans, pendant lesquels elles vivent dans le kibboutz sans en être encore formellement membres pour voir si la «greffe» prend. Gagner en qualité de vie en échappant au stress et à la pollution, élever ses enfants dans un cadre privilégié... Pour ces nouveaux arrivants, l'intérêt est avant tout matériel. Mike Nitzan, membre depuis les débuts, le déplore mais reste plein d'espoir. «Les gens se demandent ce qu'ils vont recevoir du kibboutz avant de se demander ce qu'ils peuvent lui apporter, remarque-t-il. Mais je pense que cette tendance va s'inverser.» Tamar Barda, 38 ans, a quitté le centre d'Israël, où sont installés ses parents, pour emménager à Lotan. «Mon mari, qui travaille dans le secteur des nouvelles technologies, rentrait tard, raconte-t-elle. Désormais il travaille depuis la maison, la famille est plus unie. Nous voulions aussi que nos enfants grandissent dans un univers non matérialiste, qu'ils puissent jouer dehors.» Dans le kibboutz entouré de grilles jaunes, chacun garde un œil sur les enfants. Les pelouses sont entretenues avec soin, les bottes de paille font office de terrain de jeu. «Nous avons compris que nous n'étions pas adaptés aux grandes villes, explique Roni ●●●

Repères

LA VIE DU KIBBOUTZ TRADITIONNEL

FAUT-IL ÊTRE JUIF POUR ALLER DANS UN KIBBOUTZ ?

Il faut être Juif et parler l'hébreu pour devenir membre à part entière (*chaver*). Mais de nombreux kibboutz hébergent aussi des volontaires étrangers et non juifs en échange de leur travail (récolte des bananes, installation des systèmes d'irrigation...).

COMMENT S'ORGANISE CE LIEU ?

Le kibboutz est régi par un système de démocratie participative directe (une majorité de 75 % est requise pour le vote des décisions importantes) dans laquelle chacun a le pouvoir d'influencer directement les questions touchant la communauté.

QU'EST-CE QUI EST PRIS EN CHARGE PAR LA COMMUNAUTÉ ?

Tous les revenus générés par le kibboutz et ses membres sont versés dans un fonds commun qui sert à faire fonctionner le kibboutz, à investir et à assurer un salaire aux membres. Ces derniers reçoivent la même somme, quelle que soit la nature de leur travail. L'allocation annuelle par famille y est de 10 000 € environ.

COMBIEN DE PERSONNES Y VIVENT ?

Après la fondation de Degania en 1910, 273 kibboutz ont été créés. Le plus petit, Inbar, au cœur de la Galilée, comprend dix membres. Le plus grand, Ma'agan Michael, situé au sud de Haïfa, en accueille 1 400.



Degania fut le premier kibboutz (de l'hébreu *kvoutza*, groupe), fondé en 1910 sur les rives du lac de Tibériade par une dizaine de Juifs d'Ukraine.



À DIMONA, LA COMMUNAUTÉ DES HÉBREUX NOIRS TROUVE SES RACINES À CHICAGO

Kfar Hashalom, le «village de la paix», est un kibboutz unique en son genre. Par sa genèse, d'abord. A Chicago, en 1966, en pleine lutte pour les droits civiques aux Etats-Unis, un ouvrier métallurgiste noir de 27 ans, Ben Carter, affirma que l'archange Gabriel lui était apparu et lui avait révélé que les Noirs américains étaient les descendants de la tribu de Juda, une des douze tribus d'Israël selon la Bible. Devenu Ben Ammi Ben-Israel, l'homme embarqua l'année suivante avec 350 de ses disciples à destination du Liberia, pour renouer avec leurs racines africaines. Une expérience difficile : certains y moururent, d'autres reprirent le chemin des Etats-Unis. En 1971, 140 fidèles américains suivirent leur leader jusqu'en Israël et créèrent le kibboutz de Kfar Hashalom à Dimona, dans le désert du Néguev. Aujourd'hui, cette communauté de 1 800 habitants fonctionne sur le mode traditionnel : tous les membres reçoivent le même salaire. Outre le respect des traditions juives, les *Black Hebrews* (Hébreux noirs) comme ils se nomment eux-mêmes, ont leurs propres pratiques. Ils sont végétariens, ne fument pas, ne boivent pas et n'utilisent pas de cuir. Les femmes accouchent sans assistance médicale et la polygamie n'a été proscrite qu'en 2006, afin de faciliter l'accès à la citoyenneté israélienne. Car le «retour» de cette tribu perdue n'allait pas de soi au début, au point que les autorités tentèrent plusieurs fois de les expulser. Ces derniers bénéficient du statut de résidents permanents depuis 2003 et leur leader charismatique, Ben Ammi Ben-Israel, a obtenu la citoyenneté en 2013, un an avant sa mort.

Nasik «Prince» Hiskiyahu Ben Israel (ci-contre) fut l'un des premiers Noirs américains à suivre en Israël, en 1968, le fondateur de la communauté des Hébreux noirs, que ses disciples qualifiaient de roi.

Les 1 800 habitants noirs de Kfar Hashalom, le «village de la paix», à Dimona dans le sud d'Israël, disent être les descendants d'une des douze tribus d'Israël. Mais les autorités rabbiniques refusent de les considérer comme Juifs et le gouvernement a longtemps voulu les expulser d'Israël. Ce kibboutz vit notamment de la vente de fruits et légumes bio.





ÉCOTOURISME, YOGA, PERMACULTURE... ON VIENT À LOTAN POUR L'ESPRIT BABA COOL

●●● Skial, 29 ans, qui a terminé des études d'éducation et de psychologie au sud de Tel-Aviv et a, lui aussi, choisi de vivre au milieu du désert. Ici je peux voir ma fille cinq fois par jour à la crèche et passer du temps avec ma femme.» A Lotan, Roni et sa femme travaillent comme animateurs auprès des enfants. Ils pourront aussi faire construire leur maison : de plus en plus de kibboutz renouvelés donnent des terrains à leurs nouveaux membres. Un luxe dans un pays où le prix de l'immobilier flambe. Selon le cabinet Deloitte, le mètre carré en Israël a augmenté de plus de 25 % en 2014. Une hausse supérieure à celle observée dans tous les pays européens, à l'exception de l'Irlande. Pour certains, le kibboutz est aussi une échappatoire à la société libérale, inégalitaire et violente. Une bulle où l'on oublie, en partie, les difficultés économiques mais aussi les attentats contre la population israélienne ou l'occupation des territoires palestiniens. «C'est comme si on était expatrié dans un pays où l'on parle hébreu, lâche Tamar. La situation politique n'est pas saine pour les enfants. Ici, nous avons choisi de ne pas avoir de télévision, ils ne savent pas ce qui se passe.»

Les familles se soutiennent, partagent le repas du shabbat, célèbrent les fêtes ensemble

Cette bulle, Hanan Cohen l'a fuie il y a vingt ans. Cofondateur de Lotan, ce quinquagénaire a quitté le désert pour s'installer à Tamuz, l'un des premiers kibboutz urbains. Ici pas de barrière jaune ni de maisons standardisées mais seize appartements dans un quartier de Beit Shemesh, une ville de la périphérie de Jérusalem fondée dans les années 1950 pour accueillir les nouveaux immigrants et qui compte aujourd'hui 100 000 habitants. Le kibboutz gère une ONG qui anime des activités périscolaires dans différents quartiers de Beit Shemesh et la crèche de Tamuz est ouverte à des enfants venus de zones défavorisées. Comme Tamuz, d'autres kibboutz ont décidé, ces dernières années, de se mettre au service de la société israélienne par le biais de l'éducation. Fonctionnant à l'ancienne, Tamuz ne compte que vingt membres. «Après nous, le kibboutz s'arrêtera, assume Hanan Cohen, 55 ans. Nous ne nous attendons pas à ce que nos enfants vivent avec nous.» La mort du kibboutz ? Plutôt sa réinvention, assure-t-il. Son fils Nevet, 25 ans, étudie la philosophie et travaille

dans un mouvement de jeunesse. Il vit avec des amis dans plusieurs appartements qu'ils partagent à Rishon LeZion, au sud de Tel-Aviv. «De plus en plus de jeunes créent des communautés de toutes formes, très fluides, raconte Hanan. Ils ont grandi à une époque différente de la nôtre, la société israélienne et le monde changent. Le kibboutz aussi !»

Avec ses 700 habitants, Ein Hanatziv, l'un des seize kibboutz religieux du pays, a lui aussi voté la privatisation. Il est l'héritier d'un mouvement né dans les années 1930, alors que la grande majorité des kibboutz a toujours été laïque. Ici les hommes portent la kippa, des jeunes participent à un programme de sept mois de conversion au judaïsme orthodoxe et la synagogue est installée au cœur du kibboutz. Les activités culturelles ou sociales sont nombreuses. «La dimension socialiste va disparaître mais pas le côté communautaire, insiste Ephraïm Wishnia, un Français d'origine polonaise arrivé à Ein Hanatziv en 1974, et dont les six enfants et sept petits-enfants vivent dans le kibboutz. L'entraide et la solidarité restent très fortes.» Les familles se connaissent, se soutiennent, partagent le repas du shabbat, célèbrent les fêtes ensemble. Comme dans les autres kibboutz renouvelés, un impôt permet également d'aider ceux qui ne gagneraient pas suffisamment, de prendre en charge les retraites. Des filets de sécurité pour que personne ne bascule dans la pauvreté.

Une dimension communautaire que tous les kibboutz continuent à défendre. En dépit des bouleversements, c'est encore ce que beaucoup viennent y chercher, parfois depuis l'autre bout de la planète. A Lotan par exemple, spécialisé dans l'écotourisme, des dizaines de volontaires du monde entier viennent chaque année se former à l'écologie. Alexandra Vermont, une Canadienne de 30 ans diplômée en environnement, a débarqué pour un volontariat de neuf mois, attirée par la vie en communauté. Un an plus tard, elle est toujours là, travaille à la décoration des maisons du kibboutz et espère fonder une communauté écologique, peut-être en Europe. Quant à lui, Ariel Rubens, un enthousiaste Américain de 21 ans passionné de permaculture, rêve simplement... de «changer le monde». A sa façon, l'esprit des pionniers souffle encore. ■

Ariel Rubens (en haut), 21 ans, suit un programme d'un an au kibboutz Lotan, dans le Néguev, pour se familiariser avec la permaculture, un mode de culture respectueux de l'environnement. D'autres (en bas) y viennent pour participer à des sessions de yoga avec une professeure réputée.

Perrine Mouterde

Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début août sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.

RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES SUR BIT.LY/GEO-PHOTOS-KIBBOUTZ